

Salut

Gilles Deleuze est sorti du monde par la fenêtre. Dernier entrechat pour se défaire d'une asphyxie trop longtemps endurée : ses propres poumons ne pouvaient plus le sentir ni le respirer. Toutes les morts volontaires ne se ressemblent pas. La sienne ouvre une dernière perspective avant de s'y précipiter, du dedans-dehors de nous tous. Gilles Deleuze pensait qu'avec ses racines et ses cimes, l'arbre est le pire des végétaux métaphysiques, toujours entre sa souche d'en bas et ses plus hauts surgeons. Il pensait que cet arbre de la transcendance n'était là que pour cacher la forêt des rhizomes, toutes ces boutures clandestines de concepts, de pulsions, d'événements, de machines subjectives ou sociales, etc., greffées par en dessous, repiquées d'elles-mêmes. Il pensait que chaque segment vivace porte en lui tous les signes du processus entier de notre existence, un peu comme le chienlit des soviets au début des révolutions, un peu comme les iris aux dire de n'importe quel jardinier. Gilles Deleuze pensait que le désir est à prendre à la légère puisqu'il est le vecteur absolu de cette légèreté. Il pensait aussi que la peau irise les plus mouvantes des profondeurs à sa surface même. Gilles Deleuze pensait que le cinéma, c'est tout bêtement le temps que met un sucre pour fondre dans un verre d'eau. La plupart filment pour ajouter, en pauvres voyeurs comptables, l'histoire de l'eau, plus l'histoire du bloc de sucre, plus l'histoire de la cuillère qui touille les deux ensemble. D'autres, de plus en plus rares, pour saisir la durée dont s'est alchimiquement soustraite l'eau sucrée. Gilles Deleuze pensait que la vie commence par le milieu. L'on n'était jamais, à ses yeux, qu'un tiers avorton, un tiers déjà posthume et un tiers larron de toutes les occasions qui se présentent. Rien que cela, tout cela à la fois, sans début ni fin. Il est mort à l'heure des ethnies triomphantes, des petits démons identitaires montés sur pattes qui courent après leur cause finale. D'une certaine façon, il ne s'en est pas si mal sorti, par la fenêtre. Gilles Deleuze pense encore, tous les quinze jours, à la télé, le dimanche soir, sur Arte, à l'heure imprécise où l'on a programmé son "Abécédaire". Dès qu'il apparaît, l'écran s'emplit de fumées, tabagie oblige. La première et dernière fois où je l'y ai vu, il en était à la lettre A comme Alcoolisme. Il souriait en connaissant son repentir ni impénitent. Il supposait que l'éthylique *niōyen* n'est

pas en quête du dernier verre, mais de l'avant-dernier justement, que le pochar d'un authentique arpenteur de l'idée de limite, le funambule philosophique du petit n moins un, l'archange presque déchu de l'antépénultième lever de coude. Santé, pleine santé de l'esprit. Gilles Deleuze a pensé tout ceci-cela dans ses livres et bien d'autres choses encore : que le triangle oedipien merdait dans tous ses coins, que la volonté en toute sa puissance n'est pas qu'en vie assassine de domination, que les visages sont des murs où ne s'affichent pas nos anthropométries de police, mais la preuve de notre divisible pluralité, que les nomades sont souvent des sédentaires en gravitation intérieure, habités par tout ce qui fait se mouvoir le monde, que les écrivains se rendent parfois si étrangers à leur langue maternelle qu'ils la font sublimement bégayer, que les concepts sont des espèces vivantes en voie de disparition domestique, que le vrai masochiste est tout autant maître d'œuvre de ses émois que des faits et gestes de son bourreau, que Marx n'a jamais eu de ringard que ses disciples disciplinés. C'était d'ailleurs sur le vieux Karl qu'il écrivait avant de se défenestrer. Lors de ses derniers cours publics à l'université d'ex-Vincennes, Gilles Deleuze pensait en direct dans une salle si bondée que ses étudiants et livres auditeurs y pénétraient même par les fenêtres. En milieu d'année, l'administration fit mettre des grilles à ces issues mal fréquentées. Cela le combla d'une ironie passagère, d'autant qu'il était en train d'évoquer les monades chères à Leibnitz qui, comme il jubilait à le répéter, sont des *camera obscura*, à peine obstruées, mais selon le philosophe sus-cité : "sans porte ni fenêtre".

Josés Pagès

Dernier ouvrage paru : Plutôt que rien (Julliard).

Inrockuptibles

N° 32 - du 15 au 21 novembre 1995